

Gisèle Augustin Bellahsen

Le Flacon brisé



Le Flacon brisé

EXTRAIT



Gisèle Augustin Bellahsen

Le Flacon brisé

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Tremplin)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8764-3

Dépôt légal : juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Lundi 2 décembre	7
Mardi 3 décembre.....	29
Mercredi 4 décembre.....	81
Jeudi 5 décembre.....	115
Vendredi 6 décembre.....	185
Samedi 7 décembre.....	221
Dimanche 8 décembre.....	237
Lundi 9 décembre.....	241
Jeudi 12 décembre.....	253
Vendredi 17 décembre.....	257
Samedi 18 décembre.....	273
Dimanche 19 décembre.....	275
Lundi 20 décembre.....	277
Mardi 21 décembre.....	291
Jeudi 23 décembre.....	301
Vendredi 24 décembre.....	317

Lundi 3 janvier..... 319
Mardi 18 janvier 325
Mercredi 19 janvier..... 335
Vendredi 21 janvier 341

EXTRAIT

Lundi 2 décembre

Chaque mot germe dans mon esprit, pousse et fleurit organisant ma journée.

Ce matin, c'est le mot *Rosée*.

Il trotte dans ma tête tandis que je longe le trottoir.

Les crocus violets des massifs de fleurs tremblent sous la goutte cristalline au bord des pétales repliés.

Un chat précautionneux lève une patte, s'attarde au creux d'une jacinthe et plonge son museau dans le gazon mouillé. Plus loin, des traces de pas enfoncés dans la mousse.

Soudain, une fillette court en criant :

– Là, je l'ai vu, il ne bouge plus !

– Qui ? lui demande un jeune homme.

– L'homme sur les pavés.

Des personnes se regroupent autour du corps inerte.

Je suis la scène de loin. Quelqu'un a appelé de son portable.

Foule compacte. Sirènes stridentes. Cordon de sécurité.

Je demeure immobile, témoin de cette agitation. Masse agglutinée, anonyme, en suspens.

J'hésite. C'est mon jour de congé.

Brusquement, la rosée se déchire.

Je brandis ma carte : Police ! Aussitôt, les gens s'écartent, rides incertaines sur le bitume.

Fouilles au corps : les doigts creusent les poches à l'affût d'informations.

Dans le portefeuille, le permis de conduire : Pereira Joseph, né le 10/02/1963 à Lisbonne, domicilié au 26 allée Jean Moulin, Carrières-sous-Poissy.

Un coup d'œil sur la photo ; c'est bien celle de la victime : gros sourcils noirs, lunettes de vue carrées, nez droit, front bas, cheveux abondants, sourire déclenché.

A côté de lui, un masque hideux en papier mâché : un visage d'homme fripé, des yeux cernés au khôl, sans paupières. Une myriade de bris de verres perle sur sa joue. Par terre, un flacon brisé. Une odeur sucrée et piquante enveloppe l'atmosphère. Son regard serein, anesthésié, fixe les nuages.

Auprès de sa main gantée, une feuille froissée *Un jour j'aurai ta peau* caractères imprimés sur ordinateur, anonymes, formatés, implacables. Je remarque que le « u » est bancal. Il manque la deuxième barre, on le prendrait pour un « i » sans point.

Aucune blessure visible. Seules des empreintes de chaussures d'enfant sur le trottoir terreux.

J'alerte aussitôt mon commissaire et attends les relevés habituels : empreintes, échantillons de tout ce qui traîne en vue d'une recherche d'ADN.

Les secours arrivent. La civière aura sa ration journalière.

Je décide de me rendre à mon bureau. Il est mitoyen du commissaire Joubert.

– C’est vous, Prévert qui avez découvert le corps ? (On m’appelle comme ça parce que j’aime la poésie et les mots).

– Non, c’est une fillette. Moi, je faisais ma promenade matinale. C’est mon jour de congé.

– Et que faisait une fillette, dehors, si tôt le matin ?

– Elle attendait son bus pour aller au collège, sans doute.

– Arrangez-vous pour la retrouver.

– Ce ne sera pas facile. J’ignore tout d’elle. Elle s’est engouffrée dans le bus qui a démarré tout de suite.

– Vous l’avez laissé filer ?

– Oui, Commissaire. Sur le coup, je n’avais pas compris ce qui s’était passé. Je me promenais tranquillement, c’est mon jour de congé.

– Eh bien, ça ne l’est plus. J’espère que vous serez efficace.

De toute façon ma journée est gâchée. Sérénité éclaboussée.

Quel âge peut-elle avoir ? Douze, treize ans ?

Etablir la liste des collèges publics et privés. Heureusement, il n’y en a que trois à Poissy : Collège Grands Champs, Jean Jaurès et Notre Dame.

Ils sont moins nombreux à Notre-Dame. Je commence par celui-ci.

Bientôt dix heures. Il faut arriver avant la sortie de midi.

Je règle les affaires courantes et à onze heures trente, je sonne au portail du collège.

En deux mots, j'explique la situation à la directrice.

– Vous saurez la reconnaître ? me demande-t-elle.

– Je pense. Elle a des cheveux longs, bouclés, d'un châtain roux, moyenne de taille. J'ai remarqué qu'elle portait des chaussures vernies noires.

La directrice se poste devant la grille. Deux surveillants ont mis les élèves sur une file. Je scrute les visages un à un tandis que la directrice regarde leurs pieds.

Au bout d'une vingtaine de minutes, des chaussures vernies noires et des cheveux bouclés se mettent à parler avec volubilité. La tête de la fillette, tourne et retourne au rythme de ses paroles.

– Mademoiselle Lambert, s'il vous plaît ! interpelle la directrice.

– C'est elle, monsieur l'inspecteur ?

– Oui, je crois que c'est elle.

– Mademoiselle Isabelle Lambert, répète la directrice sur un ton courtois, pouvez-vous me suivre dans mon bureau ?

Nous marchons les trois, à la queue-leu-leu, traversons la cour, encadrés d'une haie de regards interrogateurs. Exposée au grand jour la fillette maigre, craintive et docile, baisse la tête.

Juste une mise au point sur les faits. Elle ne sera pas davantage importunée. Elle n'avait vu aucun suspect, seul un masque hideux en papier mâché. Les yeux écarquillés du monsieur par terre l'avaient effrayée. Elle portait bien des escarpins vernis aux pieds.

J'avais eu de la chance de tomber sur elle dès ma première tentative. Je quittai discrètement les lieux animés. Lorsque je retourne à mon bureau, le commissaire est sorti, je lui laisse un mot : *ai retrouvé la fillette, elle est hors de cause, rien de nouveau.*

Je consulte les fichiers : ils me confirment ce que je sais déjà. Aucune référence sur le métier de la victime. Il ne me reste plus qu'à aller voir à l'adresse indiquée. Pourvu que ce soit la bonne ! Je me rends donc au 26 rue Jean Moulin à Carrières-sous-Poissy.

Une maison de ville, d'un beige douteux, aux crépis salis, aux fenêtres fraîchement peintes en jaune.

Je sonne au portail. Le cuivre de la poignée jette des reflets astiqués.

La porte en haut des trois marches s'ouvre.

Une petite femme aux cheveux noirs et raides, aux yeux légèrement bridés, me demande sans bouger :

– Oui, vous voulez ?

– Vous parler. Police.

Méfiant, elle s'avance :

– Votre carte, s'il vous plaît.

Je la lui montre aussitôt.

Elle hésite encore quelques minutes et m'ouvre le portail.

– C'est pourquoi ?

– C'est bien là qu'habite monsieur José Pereira ?

– Oui monsieur l'agent, c'est mon mari.

Dire la mort sans heurt, sans trembler, avec une compassion pas trop forte, sans artifice, juste dosée.

Face à mon silence, elle ajoute :

– Il lui est arrivé quelque chose ?

– Oui, courage madame.

Elle semble ne pas comprendre :

– Rien de grave ? Il vient de sortir.

– Malheureusement, il a eu un accident ce matin.

– Où il est ?

– A l'hôpital de Poissy.

– Aux urgences ?

– Non, c'est trop tard.

– Vous voulez dire que...

– Oui madame, ce matin.

Elle ouvre les yeux, me regarde avec insistance et crie :

– Ce n'est pas possible ! Mon Dieu, ce n'est pas vrai !

– Oui madame, on l'a trouvé mort, ce matin, à deux pas de chez vous.

Dans les hoquets qui la secouent, je comprends : « venez, entrez. »

Son fard coule, ses cheveux exhalent une odeur de vanille citronnée.

Je la suis : une petite salle de séjour occupée par une table ronde recouverte d'une nappe à fleurs exotiques, quatre chaises ; dans le coin gauche, un fauteuil noisette en imitation cuir et en face, un rocking-chair avec un siège en paille ajourée. Tout est net, le ménage vient d'être fait.

Je l'invite à s'asseoir comme si j'étais chez moi. Elle plonge dans mes yeux un regard frigorifié, aussi glacial que celui de son mari.

– C'était un accident, n'est-ce pas, monsieur le commissaire ?

Me voilà promu à ce grade, d'un coup.

Je ne la détrompe pas :

– On ne sait rien encore, je peux vous dire qu’il est mort intact. Aucune blessure. Il était malade ?

– Juste quelques allergies.

– Il portait des médicaments sur lui ?

– Oui monsieur le commissaire, des cachets de Vityl au cas où mais il allait mieux. Il n’a pas eu de crises depuis un mois.

– Oui, en effet, on a trouvé un flacon brisé avec une très forte odeur. On l’a donné au labo. Vous pouvez nous donner ces médicaments ?

Madame Pereira se dirige vers la salle de bains, fait grincer une armoire et revient avec deux tubes et une petite bouteille à peine entamée. Je les introduis dans le sachet en plastique que je porte toujours dans ma poche.

– On a trouvé aussi un masque en papier mâché à côté de lui. Ça vous dit quelque chose ?

– Un masque ? Non monsieur le commissaire. Je ne vois pas.

Je sens que je l’agace. J’insiste :

– Vous êtes sûre, madame ?

– Pour le masque, sûre, monsieur le commissaire.

– Et pour le reste ?

– Je ne comprends pas monsieur le commissaire. De quel reste vous voulez parler ?

– De ce qui n’allait pas chez votre mari.

– Des fois il avait des cauchemars.

– Il vous les a racontés ?

– Non, jamais. Il me disait « j’ai fait un cauchemar » il buvait un verre d’eau et se recouchait.

Elle se remet à sangloter.

- Vous avez des enfants, madame ?
- Oui, monsieur le commissaire, deux garçons.
- Quel âge ?
- Treize et neuf ans.
- Ils sont déjà grands. Vous êtes bien jeune !

Elle essuie ses larmes et hausse les épaules comme si désormais plus rien ne comptait.

– Excusez-moi madame, quelqu'un peut vous aider ? Un ami, un parent, une voisine à qui téléphoner ?

Je lui tends mon portable. Que je suis stupide, elle a deux postes de téléphone, un sur le guéridon et un autre à la cuisine.

Elle sort un kleenex de la poche de son pantalon noir et se frotte les yeux.

– Oui, ma voisine du 24.

– Encore une question, madame Pereira. Que faisait votre mari ?

– Mécanicien à la casse sur la départementale 55.

Je note ces renseignements sur mon carnet.

– Je peux vous laisser ?

Elle se mouche et me fait oui de la tête. Sur le point de partir, je lui demande :

– Vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

– Non. Je suis serveuse au *Rendez-vous des amis*.

Le lundi on est fermé.

Ce « on » donnait l'illusion qu'elle était elle aussi, propriétaire.

J'ajoute :

– Vous serez sûrement interrogée pour faire avancer l'enquête. Ce n'est qu'une formalité. Ne vous inquiétez pas.

Je lui tends la main :

– Sincères condoléances, madame Pereira.

Je descends les trois marches accompagné d'un « merci » murmuré.

Le mot *mort* s'impose à moi. Il trotte dans ma tête et me triture l'esprit à la façon d'une ritournelle impossible à chasser.

Mort : vide soudain, rapt muet, sentence irréversible, souvenir permanent aux cœurs des êtres chers.

Ce lundi matin, je suis son messager. Pourquoi moi ?

Je vais à la morgue pour observer de plus près le cadavre de Joseph Pereira. Un détail m'aurait échappé ?

Le médecin légiste est formel :

– Aucune blessure externe, mort due à une forte inhalation de $C_2H_5-O-C_2H_5$ connu sous le nom d'éther diéthylique ou éther éthylique. Il est fortement chloré et fluoré. Notre victime en aurait aspiré une dose mortelle.

– Et ça sert à quoi cet éther ?

– C'est un excellent solvant. On le trouve dans de nombreux produits chimiques, industriels et domestiques.

– Par exemple, docteur ?

– Par exemple dans des produits à récupérer, en pharmacie pour certains médicaments ou encore dans toutes sortes de décapants. Ce produit a été longtemps utilisé comme anesthésique chez l'homme.

Je hoche la tête en pensant à tous ceux qui, dans l'entourage de Pereira, auraient pu s'en servir.

Le masque en papier mâché nargue mon esprit.

Je soulève le drap découvrant le corps peu à peu, comme une ombre qui glisse et décline aux rayons du soleil.

Du côté droit, en bas du cou, une cicatrice. Cloque éclatée, peau sillonnée, plaie refermée.

– Ancienne brûlure, annonce le médecin en suivant mon regard.

– Et ça ?

Je montre l'oreille droite au lobe mutilé.

– Une infirmité, me répond le médecin.

– Et les résultats d'ADN ?

– Le labo les aura dans deux heures.

– Et les empreintes ?

– Le rapport est chez Joubert.

Je m'en vais en méditant sur ce que je viens d'apprendre.

Je roule dans l'avenue de Chambourcy, longe la prison, passe devant la collégiale de Poissy, sous le pont de la voie de chemin de fer, et tourne à gauche pour rejoindre les quais de Seine face aux vestiges de l'ancien pont. Je gare ma 307 de fonction et décide de marcher un peu.

Vestiges, il signifie à l'origine « empreinte des pas, traces du pied » ce n'est pas un hasard. Je revois les traces des chaussures sur le chemin terreux. Que restera-t-il de Joseph Pereira ? Des parcelles du temps comme ces pierres du pont ?

Je m'assois sur un banc face à l'île des Migneaux. Il me faudra consulter le commissaire Joubert. Lui aussi avait été troublé par la menace de mort, le

masque en papier mâché et le flacon brisé. Qui les a déposés ? Pourquoi ?

Un pigeon vient effleurer mes jambes allongées. Je jette un regard distrait sur ses pattes affairées. Une péniche glisse sur l'eau couleur de boue. Les arbres effeuillés teintent de marron les nuages reflétés. Un haut-parleur annonce soudain une séance du cirque Pinder pour mercredi quinze heures, il interrompt mes pensées.

De retour au bureau, je frappe à la porte de Bruno, mon binôme.

Sa tête tournée vers l'ordinateur, les yeux fixés sur l'écran il me demande :

– Alors, quoi de neuf sur Joseph Pereira ?

– Rien, sinon que Pereira souffrait d'allergies et que le médecin légiste pense que l'arrêt cardiaque a été provoqué par un produit asphyxiant.

– Celui du flacon brisé ?

– Exact Bruno, l'auteur du papier a su s'y prendre pour ne laisser aucune trace de son meurtre mais la lettre « u » le trahira. Il savait que Pereira était cardiaque. Les yeux du masque étaient noircis de khôl, tu t'en souviens ?

– Oui, et alors ?

– Alors, c'était un signe. Le khôl accentue le regard.

– Tu vas t'imaginer des choses, Prévert. Ne te laisse pas emporter par ton imagination.

– Tu sais Bruno que mon imagination comme tu dis nous a souvent mis sur la bonne voie.

– Oui, parfois aussi elle nous a trompés. Ne te fais pas de souci Prévert, on trouvera, on trouvera.

La porte s'ouvre :

– Lieutenants Bruno et Prévert, j'ai du travail pour vous. Cet après-midi, vous irez enquêter sur l'affaire Pereira. On connaît maintenant la raison du décès, on donnera le permis d'inhumer dès ce soir.

– Et les empreintes, patron ?

– Rien. Le meurtrier n'a rien laissé derrière lui.

Perplexes, nous croisons les bras, assez embêtés. Ça ne va pas être facile.

– Après déjeuner, on ira voir la voisine du 24, question d'en savoir plus sur la victime, dis-je à Bruno.

Dans un mois, ça fera cinq ans qu'on fait équipe, Bruno et moi.

Il était arrivé un jour de pluie, dans mon bureau, le col de sa chemise raidie ressortait sur son pull bleu marine. On lui avait donné l'ordinateur juste en face du mien. Un salut bref, un sourire déjà complice et un crochet de porte-manteau commun suffirent à notre sympathie spontanée. Un sentiment d'affection nous lia immédiatement. Depuis ce jour-là, aucun différend ne nous opposa. On se comprenait à demi-mots. Il me taquinait parfois sur mon penchant pour la poésie. J'acceptai volontiers ce surnom de Prévert qu'il me donna, qui me flattait et ne me quitta plus jamais. A mon tour, quand il était au volant de notre voiture de fonction, je l'appelais Fangio. Il se sentait flatté que je le compare à ce champion de formule1. Il aimait rouler vite. Habitude de motard. Je reconnais qu'il conduit bien et qu'il n'a jamais eu d'accident.

Avant d'interroger la voisine du 24, on va faire un tour à la casse-autos sur la départementale. C'est là que Pereira travaillait.

Des pommiers, des mûriers et des caravanes bordent la route. Il faut aller au rond-point pour tourner.

Un portail ouvert, des tôles rouillées, des voitures démantelées.

Nous allons picorer des informations au milieu d'engins déglingués, de pièces détachées et de pneus crevés.

Un moustachu à la barbe négligée, cigarette à moitié consumée, s'avance vers nous.

– Vous désirez, messieurs ?

Je montre ma carte de police. Un éclair méfiant. Je le rassure :

– Juste pour savoir qui était Joseph Pereira.

– Ah ! Oui, Manuel m'a appelé ce matin. Quelle nouvelle ! Je n'y crois pas. C'était un bon gars. Travailleur, pas bavard, toujours à l'heure, une vie de famille tranquille.

– Qui c'est Manuel ? demande Bruno.

– Lui, là-bas, – il montre du doigt la tête dans un moteur – ils travaillaient ensemble.

– A part ce que vous venez de nous dire, il vous parlait un peu de lui ?

– Non, jamais. Une fois ou deux, il est arrivé bourré un lundi matin. C'est tout.

– Quelqu'un pouvait lui en vouloir ?

– Je ne crois pas. On pouvait être jaloux de lui.

– Ah bon ? Pourquoi ?

– A cause de sa femme.

J'interviens :

– Elle est chinoise, on dirait.

– Vous aussi, vous l'avez remarquée ?